

Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Mercredi 24 août 2022

Intervention de **Julien Alliot**

L'angoisse, passage du désir

Dans son texte de 1926 « Inhibition, Symptôme, Angoisse », Freud décrit le processus de formation des symptômes obsessionnels. Il y fait allusion à sa théorie des stades du développement libidinal, identifiant chez le futur sujet obsessionnel parvenu au stade phallique une régression au stade sadique-anal, à cause d'un conflit entre d'un côté les « revendications libidinales du complexe d'Œdipe » et de l'autre une libido trop « peu résistante ». La progression se change donc pour l'obsessionnel en régression au stade antérieur au moment de la rencontre avec l'angoisse de castration. Le surmoi du futur sujet obsessionnel prendra alors le dessus. « Particulièrement sévère », ce surmoi fera de la restriction et des symptômes une satisfaction.

Cette angoisse « devant une castration menaçante » nous place ainsi à une sorte de croisée des chemins, comme en témoigne la tournure en chiasme qu'utilise Freud : « C'est l'angoisse qui fait le refoulement et non pas, comme je l'ai estimé jadis, le refoulement qui fait l'angoisse ». Tour à tour nommée « impulsion » ou « moteur du refoulement », l'angoisse enclenche donc un processus dynamique ; elle met quelque chose en mouvement. Elle donne lieu à un changement de perspective, posant par exemple la question de la cause : l'angoisse est-elle plutôt cause efficiente ou cause finale ?

Lacan, dans le séminaire sur *L'Angoisse*, marche dans les pas de Freud et reprend ce questionnement. Il suit le cheminement de Freud, mais avec une démarche un peu différente. Notons d'ailleurs que la métaphore du chemin, du frayage, du passage court dans tout le séminaire. Alors, comment cette cartographie de l'angoisse, cette « orographie de l'angoisse » dont parle Lacan dans la première leçon, permet-elle de renouveler l'approche freudienne ? Comment l'angoisse peut-elle permettre d'infléchir la *méthode* psychanalytique (au sens étymologique d'une voie à suivre) en tant que c'est le désir qui l'oriente ? En quoi l'angoisse peut-elle constituer une voie de passage privilégiée du désir ?

Le parcours que je vous propose commencera par aboutir à une impasse, après quoi Lacan nous permettra de reprendre un cheminement qui débouchera finalement sur une ouverture, (« l'ouverture de l'angoisse », dira Lacan). Ce cheminement nous mettra peut-être sur la voie d'un passage, le passage du désir ou le désir-passage.

1. IMPASSES

Se donner pour objet d'étude l'angoisse constitue une véritable gageure, puisque les dimensions de l'impossible et de l'impasse n'en sont jamais très loin. Mais, si l'on en croit Lacan, « le propre des impasses, c'est justement qu'elles sont fécondes ».

La première impasse dont il fait état est d'ordre méthodologique. Dans la leçon 2 du séminaire, il s'interroge en effet sur la manière de parler de l'angoisse, et *a fortiori* de produire un enseignement sur ce thème. « À quel titre pouvons-nous parler de l'angoisse ? », se demande Lacan. Faire de l'angoisse son objet fait très vite apparaître des paradoxes. L'angoisse du névrosé, par exemple, est-elle du même ordre que celle du psychotique ou du pervers ? Comment parler de l'angoisse sans en faire un « concept » ? Comment « faire comprendre » ce dont il s'agit, sans nous imaginer en même temps que « nous comprenons le vécu, comme on dit, authentique, réel, des malades » ? Car à aborder les choses sous l'angle de la compréhension, le risque d'une méconnaissance affleure en permanence.

Alors, comment produire un enseignement sur l'angoisse ? La méthode du « catalogue », qui consiste en un classement des différentes acceptions dans lesquelles le terme d'angoisse a été employé, est marquée d'une « très spéciale infécondité », nous dit Lacan à la leçon 2. L'autre méthode envisagée, celle de « l'analogie », cherche à aboutir à une sorte de concept « type » de l'angoisse en passant en revue ses manifestations biologiques, sociales, sociologiques... Là encore, c'est l'impasse, la fermeture : il y a là un « jungisme », dit Lacan, un abrasement des aspérités, des complexités dans le seul but d'aboutir à une unité, à un sens univoque. Alors, pour sortir de l'ornière, de la fermeture, Lacan préconise la « clé », qu'il définit comme « ce qui ouvre, et ce qui pour ouvrir fonctionne ». Pour sortir de l'impasse, il préconise de revenir au niveau du signifiant, de la « fonction signifiante », en se référant à ce qu'il appelle un « idéal de simplicité » qui se manifestera tout au long du séminaire par l'utilisation de toutes sortes d'écritures et de matrices visant à faire émerger ce qu'il y a de plus élémentaire dans l'angoisse et ce qu'elle nous enseigne.

Cette réflexion méthodologique isole les écueils d'une approche par trop imaginaire de l'angoisse, trop prise dans le champ de la connaissance et de la reconnaissance. Elle nous met dès lors sur le chemin d'une autre impasse, que nous pourrions appeler l'« impasse spéculaire » dans le rapport au désir, impasse qui vient facilement comme réponse à l'angoisse. Dans la matrice qu'il commence à élaborer dès la première leçon, Lacan situe les « empêchements » du

sujet et ses « symptômes » dans la même colonne. Le sujet empêché est littéralement « pris au piège » de ce que Lacan appelle la « capture narcissique », limitant dès lors ce qu'il peut investir dans l'objet. Quelle place pour le désir dans une pareille configuration ?

C'est précisément la question qui tourmentait Pauline, 17 ans, lorsqu'elle est venue consulter au CMP. Son mal-être, palpable, semblait complètement disparaître lorsqu'elle parlait de ce qu'elle appelait ses « alters », ces *alter ego* dont elle expliquait qu'ils étaient « pour l'instant » au nombre de 5 et « prenaient le contrôle de sa personnalité » en fonction des circonstances. Pauline pouvait passer un temps considérable à parler des moments où elle devenait « Sam », son « alter social » masculin toujours très affable et sympathique, ou bien quand c'était « Véro », son « critique intérieur », qui était aux commandes. Mais cette fascination pour les « alter », ces « alter ego » qui se présentaient comme autant d'images de son moi, donnaient plutôt l'impression de masquer un véritable questionnement autour de ce mal-être. Ses « alters », comme leur nom ne l'indique pas, se présentaient presque comme une défense contre l'altérité. Elle leur vouait un véritable culte.

Il existe en effet un mode d'abord de l'Autre qui fait complètement abstraction de la dimension inconsciente, de la dimension de la faille, du manque dans l'Autre. Il nous fait voir l'Autre comme un Un, comme un « alter », pourrait-on dire avec Pauline. C'est là l'impasse structurale que Lacan isole dans sa lecture de Hegel pour qui « j'ai affaire, de la façon la plus certaine et la plus articulée à l'Autre comme conscience ». Un tel rapport à l'altérité promeut l'idée illusoire d'une harmonie possible entre l'un et l'Autre, d'une reconnaissance possible. Il y a là une fermeture qui ne peut céder qu'à envisager l'Autre comme « inconscience », c'est-à-dire comme autre chose que mon semblable, « qui intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas ».

L'impasse imaginaire nous fait donc rencontrer un piège, un point de butée indépassable qui bouche tout accès au désir. Elle donne lieu à une impasse éthique et pratique à laquelle Lacan entend s'attaquer. Il s'agit du point d'arrêt rencontré par Freud lui-même à la fin de son dernier article « Analyse terminée et interminable », et que Freud formule ainsi : « Au cours du travail analytique, jamais le sentiment de faire des efforts répétés et infructueux n'est aussi pénible, jamais on n'a autant l'impression de prêcher dans le désert que lorsqu'on veut pousser les femmes à abandonner, parce qu'irréalisable, leur désir du pénis ou lorsqu'on cherche à convaincre les hommes que leur attitude passive envers quelqu'autre homme n'équivaut pas à une castration et est inévitable dans bien des relations humaines ». Mais Lacan fait entendre dans la leçon 10 qu'il est malgré tout possible de faire un pas de plus : « Ce terme que Freud nous donne comme dernier – du complexe de castration chez l'homme (...) et du *Penisneid* chez

la femme – peut être mis en question. Qu'il soit dernier n'est pas nécessaire ». En effet, l'une des avancées de Lacan est de concevoir la castration comme symbolique et de la dégager du registre imaginaire. La castration, nous enseigne Lacan, « se rapporte à un certain phénomène de manque ».

C'est donc en faisant l'hypothèse, à partir des travaux de Freud, que l'angoisse ne se réduit pas à une « angoisse de castration » que Lacan va nous permettre de faire un pas de plus. La prise en compte de la dimension de l'Imaginaire, mais aussi de celles du Réel et du Symbolique, par-delà les impasses et le « roc de la castration » freudien, permettent de poursuivre le cheminement.

2. CHEMINEMENT

J'en arrive donc à ce chemin que fraie Lacan à partir de l'expérience de l'angoisse.

Il part de la découverte freudienne de l'inconscient, de l'existence de cet « *anderer Schauplatz* ». La mise au jour de cette « autre scène » subvertit l'idée selon laquelle nous évoluons dans un monde homogène, celui de la réalité reconnaissable. Nous avons même tendance à méconnaître ce lieu Autre qui obéit aux « lois du signifiant ». C'est pourquoi Lacan se propose d'en montrer l'incidence et de le « cartographier ». Quel cheminement la prise en compte de notre articulation à ce lieu du langage permet-il ?

Si Lacan se donne pour objet « l'angoisse », c'est, dit-il, parce qu'elle constitue un « point de rendez-vous » où se rejoignent ses précédents enseignements. Et en effet, l'angoisse fait vaciller l'image et fait valoir ce qui se trouve au-delà ou en deçà. Au début du séminaire par exemple, Lacan reprend ses travaux sur le stade du miroir et rappelle qu'il y a un investissement libidinal immédiat de l'image spéculaire. Il s'agit là de la première reconnaissance, qui deviendra le paradigme des reconnaissances à venir et fondera notre réalité. Pourtant, dans les rapports entre le corps propre et l'image virtuelle, Lacan isole une partie du corps propre qui « ne passe pas dans l'image spéculaire ». Ce reste, qui occupe une fonction privilégiée, il le nomme $-\phi$, puisque « dans tout ce qui est repérage imaginaire, le phallus viendra sous forme d'un manque, d'un $-\phi$ ». Le $-\phi$, nous dit Lacan, « n'est pas entré dans l'imaginaire », mais l'image se fonde sur ce trou.

Ce manque nécessaire pour que l'image spéculaire tienne nous est révélé comme tel dans l'expérience de l'angoisse, par laquelle quelque chose apparaît à la place du manque, qui ne devrait pas y apparaître. L'expérience de l'angoisse vient donc mettre au jour la complexité du nouage de la réalité telle que nous la connaissons, telle que nous la reconnaissons, avec le Réel.

Pour illustrer ce vacillement et ce qu'il peut nous enseigner, la nouvelle de Maupassant « Le Horla » (citée par Lacan dans le séminaire) est exemplaire. Je vous en cite un extrait où le narrateur décrit un moment d'angoisse :

« J'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. – Elle était vide ! Elle était vide complètement ! D'abord, je n'y compris rien ; puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai sur une chaise ! (...) On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne pouvait être que moi ? Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans le savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ! »

La description de ce moment d'angoisse intense appelle plusieurs remarques. D'abord, cette carafe d'eau vide et que le narrateur croyait pleine suscite une angoisse telle qu'elle affecte directement son corps (« je dus m'asseoir, ou plutôt, je *tombai* sur une chaise », écrit-il). Après cette chute d'un sujet devenu quasi-objet, de nombreuses questions surviennent. Car l'angoisse ouvre au questionnement. Ici, elle vient interroger le rapport du sujet à une autre entité qu'il situe d'abord en lui, avant de la supposer extérieure à lui : y a-t-il « deux êtres en nous », ou bien « un être étranger [qui] anime, par moments (...) notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes » ? On le voit, l'angoisse révèle à quel point nous sommes essentiellement articulés à l'Autre, à sa demande et à ses désirs, à quel point, comme l'écrit Maupassant, notre corps est « captif ». Pour le dire avec Lacan, « la fonction angoissante du désir de l'Autre [est] liée à ceci, que je ne sais pas quel objet *petit a* je suis pour ce désir ».

L'angoisse lève donc le voile sur le leurre que constitue la réalité. Elle affecte le corps et nous met au contact de quelque chose de plus archaïque, de quelque chose qui n'a pas d'image spéculaire, d'irreprésentable, et qui pourtant nous é-meut, nous met en mouvement, et qui en cela fait cause. Elle vient révéler derrière l'image cette cause que l'image dissimulait, car l'image, $i(a)$, met l'objet a entre parenthèses.

À ce stade, l'angoisse telle que Lacan la revisite nous a permis un parcours au-delà de l'impasse freudienne du complexe de castration. Dans l'angoisse en effet, et dans la manière dont elle affecte réellement le corps, la castration imaginaire est révélée comme condition nécessaire pour que l'image tienne, puisque l'angoisse fait apparaître à sa place quelque chose qui ne devrait pas y apparaître. Le phallus s'y révèle comme $-\phi$, c'est-à-dire comme résultat d'une coupure (il est « coupé de l'image spéculaire », dit Lacan). En reprenant la coupure dans le *cross-cap*, Lacan fait donc valoir que « *petit a*, c'est fait comme ça. C'est fait comme ça quand s'est produite la coupure, quelle qu'elle soit ».

De $-\phi$ à l'objet *a*, il est toujours question du reste d'une opération de coupure qui, dans le cas de l'objet *a*, va bien au-delà de la castration imaginaire. La prise en compte de ce reste de la coupure, de cet objet *a* en tant qu'il chute (*niederkommen*), va permettre à Lacan de retracer les modalités de la constitution du sujet dans son rapport à l'Autre en suivant la voie frayée par l'angoisse.

3. OUVERTURE

Après avoir rencontré des impasses et avoir engagé un cheminement, voilà que se présente finalement une ouverture. Si Lacan associe l'angoisse à une « ouverture », c'est parce que les questionnements qu'elle suscite et la mise en place structurale qu'elle permet enrichissent l'approche psychanalytique et la conduite de la cure. En effet, l'angoisse nous met sur la voie de ce qu'il en est de la position du sujet, de sa dialectique avec l'Autre, mais aussi des objets engendrés par cette dialectique et qui affectent notre corps. En suivant le fil rouge de l'angoisse, il apparaît alors que la position de l'objet se renverse par rapport à toute une tradition philosophique et épistémologique : l'objet n'est plus seulement repérable comme visée du désir, dans la réalité du monde, mais il est surtout derrière le désir, en tant qu'il le cause. Lacan dira que « cet objet est donc non pas fin, but du désir, mais sa cause ».

C'est la raison pour laquelle seule l'expérience de l'angoisse, en ce qu'elle nous confronte au désir, à la demande, et à la jouissance de l'Autre, peut nous mettre sur la voie d'un repérage de cette énigme primordiale qu'est le désir. Pour le dire avec Lacan : « ce chemin par où nous procédons cette année, qui est l'angoisse, je l'ai choisi parce qu'il est le seul qui nous permette de faire, d'introduire une nouvelle clarté quant à la fonction de l'objet, par rapport au désir ».

Que nous apprend donc l'angoisse par rapport au sujet et à l'objet ? Au cours du séminaire, Lacan distingue plusieurs types d'objets. À la leçon 7, il différencie les « objets qui peuvent se partager », « objets cotables, objets d'échange », et d'autres que l'angoisse nous

signale comme des objets particuliers, des « objets antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun », qu'il désigne comme les objets *a*. Il y a donc les objets qui peuvent être visés, qui sont en quelque sorte en avant, et les objets qui sont en arrière, « antérieurs ».

C'est à ces objets antérieurs que Lacan s'intéresse. Sa « gamme des relations d'objet », comme il le dit, lui permet d'isoler plusieurs objets *a*, plusieurs niveaux de l'objet qu'il va mettre en série dans le séminaire non pas de façon diachronique mais de façon structurale. Il s'agit à chaque fois de révéler comment ces objets témoignent de « la fondation du sujet dans l'Autre par la voie du signifiant » afin de révéler le « drame du désir, drame qui nous resterait opaque si l'angoisse n'était pas là pour nous permettre d'en révéler le sens ».

Ces objets *a*, parce qu'ils peuvent engendrer différents types d'angoisse, témoignent de différentes modalités du rapport du sujet à l'Autre. C'est le sens du schéma de la page 437. Pour l'objet oral (le sein), il est articulé au « besoin dans l'Autre ». L'objet anal (les fèces) manifeste la dimension de la demande dans l'Autre, en tant qu'elle tourne autour d'un objet qui donne l'occasion au sujet de se reconnaître en quelque chose. L'objet phallique fait quant à lui valoir le rapport à la jouissance dans l'Autre. Le phallus, qui se caractérise « dans le vécu humain » par sa présence « mais surtout par sa chute », la « caducité (...) de l'organe » renvoie à la dimension de la castration, condition nécessaire à la rencontre. À la leçon 23, Lacan affirme que « le moment d'avance de la jouissance de l'Autre et vers la jouissance de l'Autre comporte la constitution de la castration comme gage de cette rencontre ». À l'étage scopique, Lacan parle de la « puissance de l'Autre » en tant qu'elle se manifeste dans l'image spéculaire. Autrement dit, le regard donne lieu à un « mirage de puissance ». Lacan prendra dans la leçon 23 l'exemple de l'obsessionnel pour qui l'objet regard est omniprésent, le conduisant à faire de son idéal une sorte de dieu tout-puissant. Enfin, Lacan fait valoir la voix. Entendue comme son indépendamment de ce qu'elle véhicule comme sens, la voix donne à entendre « le vide » du « manque de garantie » de l'Autre. Elle s'articule dès lors au désir de l'Autre.

Dans tous ces cas, ces objets se caractérisent par le fait qu'ils sont des objets issus du corps. Ils renvoient à des faits anatomiques propres au parlêtre, que Lacan cite : « le fonctionnement phallique de l'organe copulateur, la plasticité du larynx humain à l'empreinte phonématique, la valeur anticipatrice de l'image spéculaire dans la prématuration néo-natale du système nerveux ». Ces faits anatomiques témoignent de la rencontre entre le corps du parlêtre et la structure signifiante, de la prise du corps dans le langage, de la rencontre entre Réel et Symbolique.

C'est cette caractéristique proprement humaine que l'angoisse vient réactiver en nous, rappelant notre corrélation essentielle à l'Autre par le truchement de ces objets *a*, morceaux de corps que nous cédon pour devenir sujets.

Finalement, ce qui est en cause dans l'angoisse, c'est bel et bien le rapport du sujet au signifiant et la découverte que ce qui nous meut, c'est l'objet, l'objet *a*, c'est-à-dire un trou essentiel, pour le dire avec Charles Melman.

Le parcours que nous propose Lacan dans le séminaire *L'Angoisse* prend pour point de départ diverses impasses qui l'amènent à réinventer un cheminement, une méthode. En s'affrontant au « roc de la castration » que Freud avait rencontré, en enrichissant l'approche jusqu'à présent très imaginaire de l'angoisse par une méthode nouvelle (faisant intervenir diverses notations, matrices et constructions topologiques), Lacan nous engage sur une voie nouvelle dont il dit qu'elle « passe par *petit a*, seul objet à proposer à l'analyse du transfert ». La prise en compte de cet objet permet dès lors de mieux entendre ce qu'il en est du rapport de chacun au Réel. L'angoisse met donc l'analyste sur la voie d'une éthique consistant à « améliorer la position du sujet ». Passage du désir, l'angoisse permet à Lacan de refonder la *praxis* et l'éthique de la psychanalyse sur ce qu'il appelle une « érotologie ».